Jorgensen 1er avril 2012 *L'étranger* Albert Camus (1942) "Le meurtre" pp 91 à 93 folio janv 2012

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongeait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait de toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

Dix-sept jours après avoir reçu le télégramme qui lui annonce le décès de sa mère, Meursault tue un Arabe. La première partie du roman se termine sur cet événement qui fait évidemment écho aussi à la condamnation à mort qui attend le personnage à la fin du livre.

Il vient de retourner seul sur la plage après l'altercation entre Raymond et deux arabes. L'un deux est le frère de l'ancienne "copine" de Raymond. Le personnage-narrateur a sur lui le revolver de Raymond. Accablé par le soleil, Meursault cherche à se rapprocher d'une source à l'extrémité de la plage. Mais, hasard ou non, près de la source, il rencontre le "frère" qui a blessé Raymond au visage.

De nombreuses circonstances font de cette rencontre imprévue un véritable piège tendu à Meursault. Mais rien n'a été prémédité par personne. Alors ? Ce dénouement tragique apparaît comme la suite logique d'une fatalité qui entraîne inexorablement le personnage vers un statut de coupable depuis les premières lignes du récit. Il s'agit d'abord d'un combat avec le soleil, ensuite d'une tragédie au sens grec, et finalement d'un acte absurde à l'aune duquel le lecteur est invité à s'interroger sur le sens de la vie, ce bien précieux et fragile. Qui décide de la date où un être humain doit mourir ? et comment ?

I UN COMBAT AVEC LE SOLEIL

"C'était le même soleil". Meursault n'a pas oublié la puissance de l'astre solaire qui avait présidé à l'enterrement de sa mère (Perez s'était évanoui).

Les symptômes de l'insolation sont là : "La brûlure du soleil gagnait mes joues", "le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau", "Cette épée brûlante rongeait mes cils et fouillait mes yeux douloureux", "les cymbales du soleil sur mon front" etc.

Le couteau que "l'Arabe" lui a "présenté dans le soleil" est un prolongement du soleil car "La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front".

Comment ne pas penser à des mythes comme celui d'Oedipe (qui s'aveugle volontairement) ou à celui du Minotaure (*Aleph* de Jorge Luis Borgès) ? à cette maxime de La Rochefoucauld : "le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement" ?

II LA MECANIQUE TRAGIQUE

Pour faire disparaître les causes de souffrance, M est conduit, de façon presque involontaire, à appuyer sur la gâchette du revolver.

L'espace sacrificiel est délimité par la mer (qui est personnifiée [nombreuses preuves] et qui s'est alliée au soleil ["la mer a charrié un souffle ardent et épais"]), la source (gardée par l'Arabe), et la plage où se trouve Meursault calciné.

A cause du soleil, Meursault a fait un pas. Conséquence, l'Arabe a sorti son couteau. Évidemment le soleil fait briller la lame, ce qui fait souffrir Meursault ("une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. [...] Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver").

Le soleil, acquis au Destin tragique, joue son rôle et aveugle M. : "Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front". La scène devient œdipienne avec des verbes qui disent l'imprécision de sa vision (je devinais son regard, son image dansait devant mes yeux, mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel). La lumière n'éclaire pas, elle est même source de confusion: "il avait l'air de rire". Ce qui conduit le couteau à devenir une "épée" et un "glaive", ce qui fait croire à Meursault qu'il est agressé. Le mot "soleil" apparaît 8 fois dans le passage. Pas de doute : Meursault est victime d'un châtiment divin.

III L'ABSURDE

Meursault perd sa capacité à penser et à commander son propre corps : "J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi" ; " Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas"

"La gâchette a cédé" : Meursault n'a pas appuyé.

La victime n'a pas de nom. Tout est vu du point de vue de Meursault. D'ailleurs, le récit ne dit pas que l'arabe est mort. On parle seulement d'un corps inerte. Alors... Meursault serait presque une victime .... Mais le soleil est un accusé difficile à mettre en examen, à juger et à inculper. Comment faire ?

Le meurtre rompt l'ordre de la nature : il "détruit l'équilibre du jour", installe un "silence exceptionnel" sur une plage où Meursault "avait été heureux". L'aspect accompli du plus-que-parfait confirme qu'on ne pourra pas revenir en arrière.

L'absence de sentiment, avant, pendant, et après le crime est frappante. Il tire quatre fois encore après le premier coup, effaçant une légitime défense éventuelle. L'expression "les quatre coups brefs sur la porte du malheur" a quelque chose de théâtral. Tirer ou ne pas tirer ne change rien, l'arabe est mort; Meursault tire peut-être contre lui-même, de dépit, parce qu'il n'a pas su se contrôler ? on ne le saura pas

Enchaînement de hasards malencontreux ? comportements et monde dépourvus de sens ? Le destin individuel est-il inscrit d'avance ? Si la vie a un sens, c'est celui que chaque sujet est seul en mesure de lui donner grâce à la conscience de se savoir mortel.

Camus explore l'angoisse de l'homme face à un monde dépourvu de sens. Il ne retient que les valeurs portées par des actes assumés. Pour lui, en l'absence de valeurs spirituelles, l'homme vit dans la répétition mécanique des gestes quotidiens. Camus dit de Meursault : "il y a quelque chose en lui de positif et c'est son refus jusqu'à la mort de mentir".